

Nouveaux Cahiers du socialisme

Nouveaux
Cahiers du
socialisme

André Leclerc, *Fernand Daoust. Tome 2. Bâtitseur de la FTQ, 1965-1993*, Saint-Joseph-du-Lac, M éditeur, 2016

Thomas Collombat

Number 17, Winter 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84500ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (print)

1918-4670 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Collombat, T. (2017). Review of [André Leclerc, *Fernand Daoust. Tome 2. Bâtitseur de la FTQ, 1965-1993*, Saint-Joseph-du-Lac, M éditeur, 2016]. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (17), 243–245.

André Leclerc,
Fernand Daoust. Tome 2. Bâtitseur de la FTQ, 1965-1993,
Saint-Joseph-du-Lac, M éditeur, 2016

THOMAS COLLOMBAT

Dans ce deuxième tome de son ambitieuse biographie de Fernand Daoust, André Leclerc couvre la période durant laquelle celui-là fut élu, après plusieurs péripéties, secrétaire général de la Fédération des travailleurs du Québec (FTQ, qui ne féminisera son nom qu'en 1983), puis président de cette même centrale. D'emblée, il convient de souligner l'ampleur et la grande qualité du travail de Leclerc. La recherche documentaire est impressionnante, allant des publications syndicales aux rapports internes ou encore aux correspondances entre personnes élues et permanentes. À cela s'ajoutent, bien entendu, plusieurs entrevues avec celles et ceux ayant côtoyé Daoust, mais surtout ce que l'on imagine être de nombreuses heures passées à interviewer celui qui est désigné tout au long de l'ouvrage simplement comme « Fernand ». Pour l'essentiel, c'est en effet Daoust qui parle sous la plume de Leclerc, même si celui-ci complète à l'occasion par des souvenirs personnels, ayant été un proche collaborateur du secrétaire général de la FTQ durant une bonne partie de sa carrière syndicale.

L'ouvrage est divisé en deux parties : la première couvrant les années 1964 à 1975, la deuxième les années 1976 à 1993 (et même au-delà, puisque le dernier chapitre porte sur la vie de Daoust après son départ de la direction de la FTQ). Plus qu'une césure chronologique, on sent un changement de ton entre les deux parties. La première, subdivisée en chapitres portant chacun sur une ou deux années, aurait pu s'intituler « Fernand Daoust, grand témoin de l'histoire du Québec ». Si on y suit effectivement la vie du syndicaliste, celle-ci apparaît parfois en filigrane pour mieux raconter les grandes évolutions du mouvement ouvrier et de la société québécoise des années 1960 et 1970. La deuxième partie, organisée de façon thématique plutôt que chronologique, est celle où se dévoile le « Fernand Daoust, artisan de la FTQ ». C'est là que l'on observe de près le rôle majeur joué par celui-ci dans la construction de la centrale, tant sur le plan de la structuration des services que sur celui de ses grandes orientations politiques. La césure chronologique ne fonctionne d'ailleurs pas toujours, tant la deuxième partie doit régulièrement faire des rappels d'événements déjà évoqués dans la première. Cela crée à l'occasion une certaine confusion, mais sans pour autant nuire à la qualité générale de l'ouvrage.

Plutôt que de proposer un résumé systématique d'un livre déjà très dense, nous préférons nous concentrer sur les contributions du travail de Leclerc que nous considérons comme les plus importantes. Aborder la vie de Fernand Daoust, c'est nécessairement faire une histoire de la FTQ. Il est marquant de constater combien cette institution aujourd'hui prise pour acquise a connu des débuts tumultueux, et a été pendant très longtemps dans une situation

de fragilité et de précarité extrêmes. Daoust fut au cœur à la fois des batailles internes ayant façonné la FTQ, mais aussi des efforts pour la consolider et la développer. Aux tensions entre syndicats industriels et syndicats de métiers ayant caractérisé la FTQ naissante succède plutôt un clivage autour de la question nationale, et de son corollaire, la langue française. Daoust devient rapidement l'un des principaux représentants de la tendance nationaliste et progressiste. Son ascension au secrétariat général de la FTQ ne fut pas sans obstacle, mais il n'en sera par la suite jamais délogé.

Le binôme improbable qu'il va former pendant des décennies avec Louis Laberge à la tête de la centrale illustrera pendant longtemps les compromis internes caractérisant la FTQ. S'ils représentent au départ les traditions divergentes de la Fédération des unions industrielles du Québec (FUIQ, industrielle et progressiste) et de la Fédération provinciale des travailleurs du Québec (FPTQ, de métier et plus conservatrice), Daoust et Laberge s'opposeront surtout par la suite sur la question nationale et la langue française. Leclerc montre bien comment Daoust réussit à progressivement faire évoluer Laberge vers une position plus nationaliste, mais ces changements prendront des décennies. Il en ira de même pour la question des alliances avec les partis politiques. S'il prône très tôt une position de soutien critique au Parti québécois (PQ), Daoust se voit constamment confronté au courant fédéraliste ainsi qu'aux partisans et partisans de la création d'un nouveau parti ouvrier. Au-delà de ces enjeux stratégiques, il défendra toujours l'idée que la FTQ doit porter son propre projet de société, ce qui lui vaudra également des incompréhensions dans les rangs de sa propre centrale. On observe tout au long du livre les débats intenses ayant lieu au sein de la centrale quant à la définition de ses orientations, rompant ainsi avec l'image caricaturale qui en a parfois été faite d'une organisation totalement vendue au « syndicalisme d'affaires ».

La différence avec Laberge est aussi une différence de style. Même si Leclerc se défend de vouloir renforcer les clichés d'un Laberge houleux et brouillon face à un Daoust plus « sage » et organisé, on ne peut s'empêcher de penser à ce contraste quand l'auteur évoque par exemple le lien de Daoust aux travailleurs et aux travailleuses : « [...] il ne l'exprime pas par des propos populistes, des blagues ou des jurons. Il le vit dans cette application qu'il met à communiquer clairement et à être entendu et compris par chacun » (p. 233).

Sur le plan organisationnel, la fragilité de la FTQ à ses débuts est une thématique importante de l'ouvrage. Qui a conscience que pendant longtemps les postes de direction de la centrale n'étaient pas permanents ? Observer Daoust devoir partager son temps entre les syndicats pour lesquels il travaillait et ses obligations à la FTQ nous montre combien la situation a changé. Il n'était d'ailleurs pas rare qu'il soit « prêté » à d'autres syndicats pour mener telle ou telle campagne, appuyer une mobilisation ou s'impliquer dans une négociation. Qui se souvient, également, que Daoust et Laberge ont choisi d'hypothéquer leurs maisons respectives afin de garantir un prêt de la Banque Royale (!) aux grévistes

de la United Aircraft en 1974 ? Cette précarité, la FTQ la devait notamment à son statut de fédération provinciale du Congrès du travail du Canada (CTC). La bataille pour l'autonomie de la FTQ vis-à-vis du CTC sera l'une des grandes causes défendues par Daoust. Là aussi, rien ne se fera rapidement ni facilement, et il faudra attendre 1993 pour que la FTQ, qu'il présidait, obtienne finalement son statut de « souveraineté-association » au terme d'un congrès du CTC plus que houleux. L'ouvrage de Leclerc en décrit très bien les antécédents, notamment le congrès de 1969, et les enjeux.

Parmi les dossiers dans lesquels Daoust s'est particulièrement investi, on comptera : celui des travailleuses et des travailleurs de la Regent Knitting, qui deviendra Tricofil ; la tutelle des syndicats de la construction, qui lui incombera au moment de la Commission Cliche ; mais aussi, de façon moins publique, la patiente structuration des services de la FTQ. Leclerc y consacre plusieurs chapitres de la deuxième partie, et à raison, car ce sont souvent ces pans de l'histoire syndicale qui sont les moins mis de l'avant alors que leur importance pour la vie d'une organisation est essentielle. On y voit combien c'est Daoust, comme secrétaire général, qui a façonné l'organisation de la centrale beaucoup plus que son bouillonnant président. Son attachement à l'idée de développer des services complets et autonomes, au sein desquels œuvreraient de jeunes intellectuels ne venant pas nécessairement des rangs de la FTQ, mais toujours connectés avec les réalités de ses syndicats, a permis de donner le jour à la centrale que nous connaissons aujourd'hui.

Au bout du compte, le *Fernand Daoust* d'André Leclerc est un ouvrage important pour celles et ceux s'intéressant au syndicalisme québécois. Il rappelle que le mouvement syndical en général, et la FTQ en particulier, sont loin d'être des blocs homogènes et qu'ils sont le fruit d'une histoire complexe et souvent contradictoire. Il nous dépeint également un homme, Fernand Daoust, caractérisé par un sens aigu du devoir et une grande droiture intellectuelle. Loin d'être un joueur de second ordre, il fut un rouage essentiel de la construction de la FTQ et de son développement, au même titre que Louis Laberge dont il fut un allié fidèle mais certainement pas un double. Régulièrement appelé à se présenter à des postes ou à régler des conflits, Daoust apparaît parfois comme une « force tranquille » sur laquelle chacune et chacun savent pouvoir compter, mais qui semble souvent surpris d'être ainsi considéré. Son histoire personnelle disparaît d'ailleurs régulièrement au profit de celle de la FTQ, voire du Québec dans son entier. Mais c'est bien là le défi d'écrire une biographie de quelqu'un qui « a beaucoup de facilité à raconter et à faire revivre des situations cocasses ou spectaculaires [mais dont] la pudeur l'empêche généralement de s'épancher et de révéler des choses sur lui-même » (p. 209).